



MATHIEU BRIAND, RETOUR AU SACRÉ

LIVRE D'ARTISTE En 2012, Mathieu Briand s'installe sur une petite île en face de celle de Nosy Be à Madagascar. C'est ainsi que naît le projet « Et in Libertalia Ego ». Se mêlant dans ce terme des références à Poussin et son Arcadie ainsi qu'à un récit publié en 1724 par un certain capitaine Johnson qui raconte l'établissement d'une société égalitaire par des pirates. L'artiste présente à la Maison rouge son projet étroitement lié à son carnet de bord, tout de velours vêtu, qui répertorie ses réflexions et les grandes étapes du projet. Documenté de photos et de textes d'artistes invités comme Thomas Hirschhorn ou Pierre Huyghe, qui ont envoyé des œuvres sur l'île avec leur protocole, le récit est fascinant et nous pousse à une autre vision de l'art. Mathieu Briand s'interroge : « Qu'est-ce qui détermine l'existence de l'art ? Quelles sont ses origines ? » Sur cette île, l'art n'a pas le même sens qu'en Occident, les espaces d'exposition et le public sont inexistantes et n'ont aucune pertinence. C'est à un art rituel, sacré, abandonné depuis longtemps en métropole, que l'artiste est confronté. Et si c'est justement en revenant vers le sacré que l'art contemporain pouvait trouver une nouvelle voie ? **FLORENCE DAULY**

Mathieu Briand, *Et in libertalia ego*, Éditions la Maison rouge, 284 p., 30 €.

LA MEP AU GRAND ANGLE

PHOTOGRAPHIE Comment rendre compte d'une collection de photographies dotée de 21 000 œuvres et entamée il y a plus de trente-cinq ans ? Après avoir un temps envisagé d'établir un catalogue raisonné de la collection de la Mep en trois ou quatre volumes avec Steidl, Jean-Luc Monterosso, directeur de la Mep à l'origine de la création de cette collection, a opté pour un seul volume, à paraître le 1^{er} juillet chez Actes Sud, dans le même temps que l'exposition à Arles à l'Atelier mécanique dans le cadre du programme associé des Rencontres de la photographie. En une sélection de trois cent douze photographies couvrant la période de la collection de 1950 à nos jours, rythmée de textes de ses protagonistes et conservateurs, on prend la mesure à la fois de son identité propre et du contexte évolutif de sa constitution, entamée dès les débuts du Mois de la photo et enrichie par des dons. Au vu des moyens réduits accordés par la Ville de Paris durant toute l'histoire de son développement, mais aussi des signatures contenues dans l'ouvrage, on mesure également les liens qui ont unis et qui unissent la Mep à celles et ceux qui ont fait, et font, l'histoire récente du médium. **CHRISTINE COSTE**

Jean-Luc Monterosso, *Une collection, Maison européenne de la photographie*, éditions Actes Sud, 416 p., format 24 x 30 cm, 59 €.

LIVRES

— Lectures croisées

TÉLÉMAQUE, OU COMMENT TAIRE ?

PAR PIERRE PONS

TÉLÉMAQUE



« Brouilleur de cartes, Hervé Télémaque n'est pas forcément à un paradoxe près et s'en félicite même. » Cette confession de Jean-Paul Ameline, ancien conservateur au Mnam, dans les premières lignes du catalogue de la rétrospective que consacre le Centre Pompidou à l'artiste [coédition Somogy, Centre Pompidou et Musées de Marseille, 272 p., 35 €], sonne comme un aveu d'impuissance de celui qui doit commenter l'œuvre du peintre. « Celui-ci n'a pas la réputation d'être un artiste facile à commenter »,

admet plus loin l'auteur. Et pour cause, glisse Gérard Durozoi dans la monographie du peintre parallèlement éditée chez Flammarion avec le soutien financier de la Galerie Louis Carré : « Le travail de Télémaque suscite et admet des lectures diverses, et [...] ses "images" sont donc largement plurivoques » [*Télémaque*, Flammarion, 280 p., 60 €]. Durozoi, fidèle exégète de l'artiste, rappelle que Gassiot-Talabot, pourtant l'inventeur du concept de Figuration narrative auquel est rattaché l'artiste, avait lui-même admis en 1992 que le travail de son ami n'était pas aussi « limpide » que cela... En cause, l'érudition du peintre et le mélange, sur ses toiles, des mots, des signes, des objets et des images, qui fait le « style » Télémaque – comme il y a un « style » Fromanger ou Adami. D'aucuns parlent même de « rébus ». L'intéressé réfute le terme, se disant « sceptique à l'égard des commentaires », comme le rappelle Durozoi. « On l'aura compris, les tableaux d'Hervé Télémaque ont été, le plus souvent, considérés par les critiques d'art comme donnant lieu à de difficiles exercices d'interprétation », analyse Ameline. Soit comme un défi lancé aux professionnels de l'analyse que sont Ameline et Durozoi. C'est pourquoi l'un comme l'autre tentent de prendre du recul par rapport aux approches habituellement admises de la peinture de Télémaque, le premier essayant de se détacher de l'approche biographique (cette « planche de salut envisageable »), le second rejetant la dimension « littéraire » du travail de l'artiste (il « n'illustre pas de texte »). Y parviennent-ils ? Pas véritablement, illustrant en cela la complexité du travail de Télémaque, pour qui la peinture « doit être un langage rapide illustré par la fulgurance poétique » [entretien avec Renaud l'aroux dans le catalogue du Mnam]. On les excuse.